

Valaam dans la vie de Monseigneur Théophane. – Voyages à Valaam. – Solitude dans le temple non fait de la main de l'homme. – Le bienheureux starets de Valaam, le hiéromoine de la stricte observance Aleksii. – Le don de divination du starets. – Le hiéromoine de la Laure Alexandre Nevski. – Confession à l'Archevêque Théophane.



Monseigneur l'Archevêque Théophane aimait le Monastère de Valaam et c'est avec enthousiasme qu'il en parlait souvent. La nature y est austère et grandiose. Le monastère lui-même est entièrement érigé sur des îles, au milieu du Lac Ladoga, immense comme une mer. Ce monastère de la Transfiguration du Sauveur est l'un des plus anciens de l'Ancienne Russie. Il fut fondé lors que les terres alentour étaient encore païennes. De par sa situation insulaire, son climat rude et ses hivers particulièrement rigoureux, Dieu l'avait prédestiné à devenir le refuge de ceux qui ont fui le monde et choisi la vie érémitique. Dès sa fondation – dont on ignore la date exacte, mais qui remonte au 12^{ème} siècle – le monastère fut plus d'une fois attaqué et ravagé par les Suédois. Mais au terme de sa longue histoire, il était devenu, au 20^{ème} siècle un centre très peuplé et très bien aménagé, exploitant les richesses du Nord, le poisson en particulier, pour les besoins de la communauté, et où les chants monastiques étaient restés dans la tradition austère mais magnifique de l'antique «znamenié».

Le monastère tout entier est situé sur l'île principale du Lac Lagoda. Il comporte la grande abbaye de la Transfiguration du Sauveur, quelques ermitages isolés, avec des églises, et, éparpillées sur les petites îles avoisinantes, les masures des ermites qui ont fui la population dense du monastère.

Il s'agit, dans la tradition antique, des «taciturnes», de ceux qui ont fait voeu de silence. Il existe ici un rite austère et émouvant, celui de l'introduction dans la vie érémitique. Lorsqu'un moine exprime le désir de mener une vie strictement solitaire et muette, et qu'il a été reconnu apte à cela, il reçoit la bénédiction de l'higoumène, puis on lui remet une hachette, une scie, des clous, un sac de tranches de pain sec et on l'emmène sur une île déserte. Là, il se construit une masure pour la prière et le sommeil (un cercueil en quelque sorte) dans laquelle il mène sa vie d'ascète jusqu'à la mort. La nourriture (du pain sec), on la

lui apporte du monastère. Mais sans proférer une parole, puisqu'il a fait vœu devant le Seigneur d'être mort au monde et vivant seulement pour Dieu.

Au cours des vingt années qu'il passa à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, Monseigneur Théophane se rendit bien souvent dans ce monastère relativement proche, où il aimait s'isoler et se recueillir. Il s'y rendait chaque fois qu'une occasion se présentait. Il aimait évoquer ces voyages. A peine avez-vous mis le pied sur le bateau qui amène les pèlerins au monastère que vous vous sentez déjà là-bas. Cela vient surtout du fait que ce sont des moines qui constituent l'équipage du bateau. Et c'est ainsi que sur les ondes «l'océan de la vie» (le Ladoga n'est jamais calme) l'on arrive au monastère, à ce haut lieu de la prière perpétuelle.

Et voici que l'office à l'église se termine; je sors avant la bénédiction finale, afin de ne pas troubler de ma présence les moines et les pèlerins. Ceux-ci voudraient en effet se faire bénir par moi, qui suis évêque. Je sors donc vite de l'église et je m'éloigne dans les bois. Quelle beauté, quel silence. Un silence d'oraison, comme à l'église. Seigneur, quel encouragement à la prière perpétuelle. Oui, la nature nous parle de son Créateur, de Dieu. Car c'est par la grandeur et la beauté des créatures qu'on Le connaît, Lui, le Créateur et l'Origine de leur existence (Sag 13,5).

Monseigneur ne disait pas, mais cela allait de soi, que ce n'était pas tant la beauté de la nature qui l'incitait à la prière et au silence, que sa propre soif d'oraison, de cette oraison dont parle le Christ Sauveur : «Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre et, ayant fermé la porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret et ton Père qui te voit dans le secret, te le rendra publiquement.» (Mt 6,6)

Et voici qu'il advint que Monseigneur Théophane connut un jour, dans ce Temple de Dieu qu'est la forêt silencieuse et vierge, une expérience extraordinaire, miraculeuse. Il était sorti de l'église et, comme à son habitude, s'était retiré dans les bois pour s'adonner complètement à cette oraison joyeuse, bénie, qui, par la grâce de Dieu, s'accomplit dans le cœur de celui qui prie dans le secret, toutes portes fermées. Mais bientôt il aperçut une grande foule silencieuse qui entourait un «starets», le hiéromoine de la stricte observance Alexii. Celui-ci avait reçu de l'higoumène la tâche d'instruire le peuple par des entretiens, en dehors de l'église. Monseigneur Théophane prit un autre chemin et pensait ne plus rencontrer cette foule. Or, le moine entraîna les gens de ce côté là même où Monseigneur s'était éloigné. Le starets avait l'habitude d'entraîner les gens loin dans les bois et de commencer ses entretiens au sein de la nature. Il allait donc en tête, à une certaine distance des pèlerins qui le suivaient, en majorité des femmes. Le moine Alexii avançait, la tête baissée, occupé, selon la règle monastique, à la prière perpétuelle. Monseigneur, lui, se trouvait dans un épais fourré et observait de là le passage du moine vêtu du «grand habit» et de la foule des pèlerins. En voyant cela, il eut une pensée involontaire: Hélas, le hiéromoine Alexii a tort de s'entourer ainsi de femmes, qui sont toutes jeunes, de surcroît. On pourrait médire.» Mais je n'eus pas le temps de formuler cette pensée – racontait Monseigneur. Le moine avait levé la tête, s'était borné du côté où je me trouvais et il dit d'une voix forte, presque en criant : «Le Christ aussi, on le suivait !» Personne, dans la foule, ne put comprendre ces mots, si brefs et si inattendus. Tout le monde les entendit et tous regardèrent de mon côté, mais j'étais trop bien caché par le fourré pour que l'on me vît. Or, ces mots étaient une réponse directe à ma pensée. Alexii s'était comme adressé à moi : «Pourquoi es-tu troublé ? Notre Seigneur Jésus Christ aussi, des femmes le suivaient, et parmi elles, il y en avait des riches qui *L'assistaient de leurs biens*. (Lc 8,2-3). Mais crois-tu donc que ces femmes que tu vois là me suivent ? Elles suivent le Sauveur, le Christ, elles cherchent sa divine Parole, que je suis moi, indigne serviteur, chargé de leur dispenser !» Ayant dit cela, le starets baissa de nouveau la tête et se replongea dans l'oraison perpétuelle, qui l'inspirait.

Chaque fois que Monseigneur Théophane évoquait le moine Alexii, il parlait toujours de son apparence. Le hiéromoine Alexii était beau comme un ange du Seigneur. Il était parfois difficile de le regarder car il était comme entouré de flammes. Surtout quand il était debout dans le sanctuaire et priait. A ces moments là, il était comme transfiguré, tout son aspect était extraordinaire, excessivement recueilli et sévère. Il était littéralement embrasé. Comme il est dit dans les psaumes : «II fait de ses serviteurs un feu brûlant.» (Ps 103,4) Mais quand il sentait que les servants dans le sanctuaire l'observaient et le regardaient prier, il s'efforçait de camoufler son état d'âme derrière quelque pitrerie : il s'approchait du mur et faisait mine, en regardant son ombre sur le mur, de se recoiffer –pour se donner des airs distraits.

Monseigneur Théophane racontait en outre combien surprenante était la perspicacité spirituelle du moine Alexii. C'est ainsi que lui-même, lorsqu'il n'était que le jeune hiéromoine, Théophane, professeur à l'Académie ecclésiastique, était parti de Pétersbourg pour se rendre

au monastère de Valaam, en proie à un dilemme qui le tourmentait à l'époque : comment concilier les règles monastiques, qui enseignent qu'un moine ne doit point se préoccuper de son apparence, et le fait qu'il était appelé par l'Eglise à vivre dans le monde, et qu'en tant que professeur, il ne pouvait pas négliger son aspect extérieur. C'est en pensant à cela qu'il entra dans la cellule du moine Alexii et il s'apprêtait à lui soumettre ce dilemme, convaincu que la réponse qu'il recevrait serait inspirée de Dieu. Le starets reçut le jeune Théophane avec le plus grand empressement : il le fit asseoir, puis il dit : «Attendez un instant !» Il prit alors un miroir, le plaça sur la table à laquelle était assis son hôte, prit un peigne et se mit en devoir de se coiffer soigneusement. Après quoi il rangea le tout et prononça, en se tournant vers le hiéromoine Théophane : «Bon, maintenant nous pouvons bavarder à loisir !» Par ces gestes, que n'accompagnaient aucune parole, Alexii avait donné sa réponse muette à la question, muette elle aussi, que voulait poser le jeune professeur en entrant dans la cellule du moine : comment se comporter à l'avenir ? Une réponse comme celle-là est le fait d'un homme vraiment saint.

Une chose, toujours, attendrissait Monseigneur Théophane c'était d'entendre les vieux moines de Valaam appeler la tasse d'eau chaude qu'on leur servait après le déjeuner leur «réconfort». Dans la langue des moines, on appelle «réconfort» l'adoucissement du jeûne pendant les jours de fêtes. Mais pour les moins âgés de Valaam, l'eau chaude elle-même constituait un véritable «réconfort», un soutien pour leur organisme durement éprouvé par les rudes conditions de vie dans le Nord.

Mais ce n'est qu'au bout de plusieurs années que le Seigneur permit au hiéromoine Théophane de rencontrer à Valaam plus qu'un simple confesseur, le véritable «starets», le guide spirituel qu'était le hiéromoine de la stricte observance, Alexii. Au début, lorsqu'il n'était qu'étudiant, Vassili Dmitrievitch Bystrov avait choisi pour père spirituel, sur le conseil des autres, un moine de la Laure Alexandre Nevski. Car bien qu'il restât «dans le monde» et ne prit l'habit de moine que deux ans après qu'il eût terminé ses études, il avait un mode de vie quasiment monastique, il freinait sa pensée trop vive par la constante «mémoire de Dieu», c'est à dire par la prière de Jésus qu'il pratiquait continuellement, en dehors des cours. Il devait donc, selon les préceptes des saints Pères, apporter une confession quotidienne, révéler ses pensées secrètes, à son père spirituel. Celui-ci lui indiquait comment mener le combat invisibles contre les mauvaises pensées et les tentations de toutes sortes.

Or, un jour, sous l'impulsion du Malin, un épisode aussi fâcheux pour le père spirituel que pour le fils, eut lieu. Grâce à Dieu, tout se termina bien. Voici ce qui arriva : Lorsque Vassili Dmitrievitch, comme à son habitude, pénétra dans la Laure pour y rencontrer son confesseur, celui-ci était pris de vin et tenait à peine sur ses jambes. Sans montrer le moindre trouble, Vassili Dmitrievitch fit sa confession, reçut la bénédiction du moine et partit paisiblement. La fois suivante, lorsqu'il se rendit chez le moine, celui-ci se prosterna jusqu'à terre et demanda pardon pour sa conduite. Ce faisant, le moine loua grandement l'étonnante maîtrise de soi dont avait fait preuve Vassili Dmitrievitch, et le fait qu'il ne l'avait pas jugé. En effet, le moine n'avait pas voulu s'enivrer, et s'il avait dépassé la mesure, c'est parce qu'il connaissait mal la faiblesse de sa constitution. Le jeune Vassili s'était comporté là exactement comme le Seigneur l'enseigne dans l'Evangile et comme le disent les Pères.

Il faut toujours se souvenir et ne jamais oublier, – disait l'Archevêque, – que lorsque nous nous confessons, nous nous tenons devant Dieu et non point devant un homme. Le prêtre est un homme et il n'est que le témoin. Cela, il ne faut pas l'oublier. Et surtout, il faut à tout prix éviter de juger autrui. Même le pécheur le plus manifeste, il ne faut pas le juger. Car tu as peut-être découvert son péché, mais tu ne sais rien de son repentir. Juger, c'est l'affaire de Dieu et celui qui juge s'arroge, dans son orgueil, un pouvoir qui n'appartient qu'au Tout-Puissant. Le Seigneur l'a dit : «Ne jugez point et vous ne serez point jugé. Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés. Car on vous mesurera de la mesure dont vous vous servez envers les autres.» (Lc 6,37-38).

Remarquable est à cet égard le récit d'un homme qui eut la chance de se confesser à l'Archevêque Théophane lui-même. J'étais debout devant le lutrin, dans un coin de sa cellule. Sur le lutrin étaient posés la Croix et l'Evangile. L'Archevêque récita les prières d'avant la confession, mais lorsque le moment vint pour moi de confesser mes péchés, il n'était plus près de moi. Instinctivement, je me retournai il était debout dans angle opposé. Je me sentis alors réellement devant la Croix du Christ et son évangile. C'est certainement ce que voulait l'Archevêque, qui me montrait par là que je devais me confesser non point à un homme, mais au Dieu qui voit tout. L'homme n'est qu'un témoin : «Je ne suis qu'un témoin !» est-il dit dans la prière que le prêtre prononce avant la confession.

ARCHEVÊQUE THÉOPHANE DE POLTAVA

C'est ainsi que bien souvent Monseigneur Théophane redonnait aux choses que nous acceptons machinalement, par tradition, leur sens premier, leur sens «antique», profond et spirituel.

